

Lettre à ces messieurs du "Conteur"

Autor(en): **Grognuz, Marianne / Dusserre, B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 13

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de les rappeler à la mémoire des chanteurs de demain. Je songe à François Grize, à cette humble poétesse, la boutiquière de Vevey, Nanette Bonnavau (voir *Conteur vaudois* du 4 août 1917) et à leurs émules tout à fait ignorés. Ma plume de Valaisan ne peut résister au désir de citer quelques noms de rimeurs-chansonniers de nos vallées alpestres, dont maintes productions sont aujourd'hui partie intégrante du répertoire classique de nos chanteurs de veillées : Louis Gard, le « Béranger » de la vallée de Bagnes et l'un et l'autre de ses combourgeois ; Barthélemy Bagnoud, le poète patois de la contrée de Lens ; Antoine Beytrison, celui de la vallée d'Hérens (voir V. Tissot, la *Suisse inconnue*), sans oublier les poésies et chansons patriotiques d'un prêtre annivier, le curé J.-B. Zufferey, etc. Des figures plus ou moins originales se retrouveraient certainement dans toutes les contrées de la Suisse romande.

M. GABBUD.

LETTRE A CES MESSIEURS DU « CONTEUR »

Mes bons Messieurs,

Si je prends la plume pour vous écrire, moi qui n'en ai pas l'habitude, c'est que nous avons eu chez nous une puissante nièce ces jours, et que c'est votre journal qui en est la cause. C'est vrai, il y a une semaine aujourd'hui que Grognez et moi on se fait la pottle, et pour une bêtise ; aussi je profite de vous écrire au lieu de faire la reposée du dimanche tantôt ensemble, car il me semble que c'est à vous que j'en veux. Mais il faut que je prenne du commencement.

Donc, dimanche passé, après goûter, je revenais de fermer les poules, quand j'entends des immenses éclats de rire devant la maison. C'était mon homme qui était assis sur le banc avec le beau-frère Favey. Ils lisaient le *Conteur*. Quand ils me voient, ils font de nouvelles recacées, tellement qu'ils en pleuraient. Je les regardais tout ébaubie, quand Favey me tend le journal en me montrant un article. Y riait tant qu'il ne pouvait rien dire. Alors je regarde, en pensant que ça devait être bien amusant. C'était un article en patois, qui avait comme titre : « Pourquoi Triolet n'âmé pas lè fémalle. » J'ai tout de suite vu qu'ils se moquaient de moi, et je suis rentrée à la chambre avec le journal.

« Ah, c'est pour ça, que je me pensais, furieuse, quand j'ai eu tout lu ; eh ! bien, vous allez me ça payer ! » Justement, Favey rentrait en me disant : « Eh bien, quoi, belle-sœur, vous n'allez pas prendre la mouche pour un article de journal qu'on ne sait pas seulement qui l'a écrit ! » Alors, je me suis levée, et je leur z'ai dit toutes leurs vérités, à ces hommes. Voyez-vous, ça m'étoffait, d'autant plus qu'on aurait dit que cet article était écrit contre moi. Oui, c'est vrai que je ressaute quand on tire un coup de fusil, et que je me bouche les oreilles quand il tonne ; que j'ai peur des rats, à sicler quand j'en vois. Et je me rappelle aussi avoir mis de l'eau de Cologne, l'autre jour, sur mon mouchoir, parce que Grognez était rentré la veille tellement tard de la pinte que ses habits empoisonnaient le tabac et le vin, et que je ne peux pas souffrir cette odeur. Qu'est-ce qu'il y avait encore, dans cet article de malheur ? Que les femmes ne sont que des barjaques, des niousses et des piornes ; qu'elles n'ont point d'acouet, qu'elles font des chimagries et ne pensent qu'à leurs nippes et à leur z'hardes. Enfin, c'était d'un bout à l'autre des revis pour se moquer des femmes, et c'est ça qui les faisait s'éclaffer de rire. A la fin, je leur z'ai dit que, puisque notre langue allait comme une mécanique, on verrait bien si je saurais pas tenir la mienne. Et voilà depuis une semaine qu'on ne s'est pas pipé le mot.

Pourtant ça commence à me peser, et j'aimerais bien faire la paix, surtout que mon homme me tourne autour en essayant de s'excuser. Je n'y réponds rien, mais je vois qu'il se repent bien de m'avoir montré le *Conteur* et d'avoir tant recacé en se moquant. Mêmement qu'aujourd'hui, après le dîner, en buvant son café noir, il s'est mis à dire tout seul : « Monté que c'est bête, quand le papier est si cher, d'écrire des affaires pareilles ! » Et il m'a mis sous le nez votre *Conteur* de hier. Tant qu'il a été là, je n'y ai pas touché ; mais sitôt qu'il est parti se reposer, je l'ai pris et j'ai lu un de ces articles contre les femmes, encore plus pire que le premier. Il nous appelle crème de singe, fromage de renard, lion, chien, aspic, et même ordure dorée ! je vous demande un peu !

C'est pourquoi, messieurs du *Conteur*, je suis en colère après ceux qui écrivent ces vilaines choses. Est-ce qu'on leur demande leur opinion sur nous, puisqu'ils ne nous connaissent pas ? En réfléchissant toute la semaine après ça, j'ai pensé que celui qui a fait le premier article était probablement un de ces vieux renitents qui courent après les filles quand ils ont bu, et qu'il s'en est trouvé une qui l'a remis à sa place ; alors il a écrit ça pour se venger. Pour l'autre, paraît que c'est des Grecs qui pensent ça de leurs femmes, ça n'a rien à faire chez nous, il me semble ! Je sais bien que les femmes ont leurs défauts comme les hommes, et qu'il y en a qui font des manières à se faire crier après ; ainsi, j'en ai vu au dernier nouveau, qui dansaient d'une façon tellement... quoi, j'ose pas dire, qu'on en avait honte, la Fanchette et moi. Il faudra qu'on vous raconte ça. Mais la plupart des Vaudoises, des bonnes, des vraies, sont de braves femmes, qui n'aiment pas voir leurs maris rire d'elles quand on les appelle dans les journaux du nom d'un tas de pouettes bêtes.

A présent que je vous ai bien dit tout ce que je pense, j'entends mon homme qui se lève et qui vient vite voir où je suis. Je crois que nous signerons la paix ce soir, et je n'ai plus qu'à fermer ma lettre en restant votre toujours devouée

(B. DUSSERRE).

MARIENNE GROGNUZ.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

4

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Cette prison dont j'ai parlé n'a qu'une seule fenêtre qui donne de mon côté. En général, les prisons ne sont pas riches en fenêtres.

Cette fenêtre est percée dans une muraille d'un aspect noir et triste. Des barreaux de fer empêchent le prisonnier d'avancer la tête en dehors ; et un appareil extérieur, qui lui dérobe la vue de la rue, ne laisse pénétrer dans le fond de sa retraite qu'un peu de la lumière du ciel. Je me souviens que la vue de ce soupirail ne m'inspirait alors que terreur et colère. C'est qu'en effet, dans une société que je me figurais tout entière composée d'honnêtes gens, il me paraissait infâme que quelqu'un s'y permit d'être assassin ou voleur ; et la justice, qui protégeait des gens parfaits contre des monstres, m'apparaissait comme une matrone saintement sévère, dont les arrêts ne pouvaient être trop terribles. Depuis, j'ai changé : la justice m'est apparue moins sainte ; ces gens parfaits ont baissé dans mon estime ; et dans ces monstres, j'ai reconnu trop souvent les victimes de la misère, de l'exemple, de l'injustice... Alors la compassion est venue tempérer la colère.

L'esprit des enfants est absolu, parce qu'il est borné. Les questions, n'ayant pour eux qu'une face, sont toutes simples ; en sorte que la solution en paraît aussi facile qu'évidente à leur intelligence plus droite qu'éclairée. C'est pour cela que les plus doux d'entre eux disent parfois des choses dures, que les plus humains tiennent des propos cruels. Sans

être de ces plus humains, cela m'arrivait souvent ; et, quand je voyais conduire un homme en prison, toute ma sympathie était pour les gendarmes, toute mon horreur pour cet homme. Ce n'était ni cruauté ni bassesse ; c'était droiture. Plus vieux, j'aurais détesté les gendarmes, plaint l'homme.

Un jour j'en vis passer un qui alluma toute mon indignation. C'était le complice d'un atroce assassin. Entre eux deux, ils avaient tué un vieillard pour s'emparer de son argent ; puis, aperçus par un enfant au moment du crime, ils s'étaient défilés de cet innocent témoin par un second meurtre. Le camarade de cet homme avait été condamné à mort ; mais lui, soit habileté dans la défense, soit quelque circonstance atténuante, était condamné seulement à une réclusion perpétuelle. Au moment où, près d'entrer dans la prison, il passa sous ma fenêtre, il regardait les maisons voisines avec curiosité. Ses yeux ayant rencontré les miens, il sourit comme s'il m'avait connu !

Ce sourire me fit une impression sinistre et profonde. Pendant toute la journée, rien ne put le chasser de ma pensée. Je résolus d'en parler à mon maître, qui saisis cette occasion pour me faire une remontrance sur le temps considérable que je perdais à regarder dans la rue.

C'était, quand j'y songe, un drôle d'homme que mon maître : moral et pédant, respectable et risible, grave et ridicule, en telle sorte qu'il me faisait une impression à la fois vénérable et bouffonne. Tel est pourtant l'empire de l'honnêteté, l'ascendant des principes, lorsque la conduite est en accord avec eux, que, malgré l'effet vraiment risible que me faisait M. Ratin, il avait sur moi plus d'influence que tel maître bien plus habile ou bien plus sensé, mais en qui j'aurais surpris le moindre désaccord entre les préceptes qu'il me donnait à suivre et ceux qu'il suivait lui-même.

Il était pudibond à l'excès. Nous sautions des pages entières de *Télémaque*, comme contraires aux bonnes mœurs, et il prenait soin de me prémunir contre toute sympathie pour l'amoureuse Calypso, m'avertissant que je rencontrerais dans le monde une foule de femmes dangereuses qui lui ressemblaient. Cette Calypso, il la détestait ; cette Calypso, bien que déesse, c'était sa bête noire. Quant aux auteurs latins, nous n'avions garde de les lire ailleurs que dans les textes expurgés par le jésuite Jouvençy ; encore enjambions-nous bien des passages que ce pudique jésuite avait cru sans danger. De là l'épouvantable idée que j'étais à me faire d'une foule de chose ; de là aussi l'épouvantable frayeur que j'avais de laisser voir à M. Ratin mes plus innocentes pensées, si seulement elles avaient quelques teintes amoureuses, quelque lointain rapport avec Calypso, sa bête noire.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Cette méthode enflamme plus qu'elle ne tempère ; elle comprime plus qu'elle ne prévient ; elle donne des préjugés plutôt que des principes ; son premier effet surtout est d'altérer presque infailliblement la candeur, cette fleur délicate qu'un rire flétrit, que rien ne relève.

(A suivre.)

La Patrie Suisse. — De bons portraits dans la *Patrie suisse* de ce jour : le regretté Dr Léon Revillod et les deux aviateurs de Thoun Pagan et Schoch ; le pasteur Porret qui vient de fêter son cinquantenaire de consécration ; le nouveau lieutenant-colonel de Diesbach ; de beaux clichés de montagne, des photographies du nouveau casque suisse et des scènes d'Alceste.

Kursaal. — A l'occasion des fêtes de Pâques, la Tournée Petidémange donnera samedi 30 mars, en soirée, et lundi 1^{er} avril, en matinée et en soirée, trois représentations de gala de la « Mascotte » le chef d'œuvre d'Aubran. On y applaudira outre Mmes et M. Mary Petidémange, d'Hermanoy et M. Didès. M. Révil, grand premier comique de la *Gaité Lyrique* qui jouera *Laurent XVII* et M. Jean Petidémange, ténor, qui interprétera le rôle de *Fritellini*, ces deux artistes recenant du front français, en permission, pour quelques jours.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 10 POUDES : F^r 150
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS